

Seymour NEMOURS-AUGUSTE

(1890-1971) (*)

La Mission Médicale Militaire Française - Pour l'Ambrine près la Roumanie 1916-1917 L'hôpital français de Jassy

par E. GILBRIN

Alors que tout semble avoir été dit dans les hommages rendus à Nemours-Auguste sur l'importance de son rôle dans le domaine de la radiologie digestive, il m'a paru intéressant de relater une des phases les plus curieuses de sa vie, celle où il soigna des blessés brûlés, à Jassy, en 1916-1917, à une des périodes les plus cruelles de l'histoire de la Roumanie. Il fut ainsi le témoin oculaire d'événements historiques qu'il nous a souvent personnellement relatés.

*
**

Son père, né en Haïti en 1846, était venu pour la première fois en France, à bord d'un bateau à voiles, sous la garde du commandant. Accueilli à son arrivée à Rouen, sur le quai, par le proviseur du lycée de cette ville, il y fit ses études pour se destiner à la médecine. Il eut pour maître Charcot. En 1870, il soigne nos blessés comme aide-chirurgien à l'hôpital Lariboisière ; il obtient la médaille commémorative de la campagne de 1870. Revenu en Haïti, il se consacre à la politique et s'attache à développer la vaccination antivariolique, allant jusqu'à donner, sur ses propres deniers, 50 centimes à tout patient volontaire.

Entré dans la diplomatie, il revint à Paris en qualité d'ambassadeur. C'est là que naquit, le 30 novembre 1890, Seymour Nemours-Auguste, sixième enfant d'une famille qui devait en compter dix.

(*) Communication présentée à la séance du 23 novembre 1974 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

Quelques mois après sa naissance, il partit pour Haïti et revint en France à l'âge de 10 ans pour y faire ses études.

Elève au lycée Condorcet, il eut pour condisciple Mouquin.

Etant en classe de seconde, il consulta pour une hernie, Paul Berger, chirurgien du lycée. Il n'était pas question d'honoraires. Sur la table, deux sébiles : l'une contenait des pièces d'or d'un louis, l'autre de 10 francs. Le jeune élève se crut obligé de mettre 20 francs (1).

Ses études le conduisirent à l'externat des hôpitaux ; il fut admis au concours de 1912.

La guerre de 1914-1918 devait l'entraîner dans de longues pérégrinations.

Haïtien, dégagé de toute obligation militaire, il décide cependant, dès la déclaration des hostilités, de s'engager. Se sentant honteux de rester inactif alors que ses camarades étaient au front, il en venait à ne pas se montrer.

Les inscriptions d'enrôlement une fois autorisées, il se présenta. Le médecin chargé de l'examiner, ami de son père, refusa de l'admettre et lui conseilla de poursuivre ses études. Nemours-Auguste attendit la venue d'un autre médecin pour renouveler sa demande et fut accepté. Incorporé au III^e Régiment de Marche du I^{er} Régiment de la Légion étrangère, il participa aux exploits de cette unité d'élite.

Evacué pour bronchite, il fut affecté le 13 juillet 1916 en qualité de médecin auxiliaire à l'hôpital Saint-Nicolas, à Issy-les-Moulineaux. On y traitait les brûlés par l'ambrine.

**

La formule de l'ambrine était due à un médecin de la marine, le Dr Barthe, né le 20 mai 1853, qui avait fait ses études à l'Ecole de Santé navale de Toulon, de 1872 à 1874.

En 1876, il fit ajouter à son nom patronymique celui de Sandfort, tout en gardant ses huit prénoms : Jean, Marie, David, Louis, Eugène, Paul, Edouard, Arthur.

(1) En 1874, Dostoïewski consulte Frerichs à Berlin pour une tuberculose.

Cette lumière de la science résidait dans un palais. Le montant des honoraires n'était pas fixé. On donnait — lui dit-on — 5 thalers. « Avec moi, il eut fini en deux minutes. Il se contenta de toucher ma poitrine avec un stéthoscope, de prononcer un seul mot, « Ems », et de rédiger une lettre pour le médecin de cette station thermale. Je posai 3 thalers et m'en fus. Vraiment, cela ne valait pas la peine. ». C'était la même cure déjà prescrite à Saint-Petersbourg.

Par contre, les médecins à la campagne laissaient discrètement une pièce en vue de l'achat de médicaments. Gaston Ramon aimait à évoquer la belle figure du Dr Lorne, de Sens, qui laissait souvent chez les pauvres une pièce de 5 francs en or.

Le 3 octobre 1877, le Dr Barthe de Sandfort est admis à subir les épreuves de doctorat à Montpellier ; il y est dispensé des trois examens de fin d'année.

Il se rendit en Chine, où il retourna en exploration pour la construction du chemin de fer de l'Yunnan. En janvier 1881, à Constantinople, où on constate une diathèse rhumatismale.

Le 26 janvier 1885, il était réformé pour iritis rhumatismal avec cicatrices indélébiles, infirmité incurable.

Auparavant il avait épousé, le 8 décembre 1882, la fille du Dr Delmas qui lui apporta, en plus d'une très belle dot (1), 70 actions évaluées 40 000 F, de la Société Thermale de Dax.

Le Dr Barthe de Sandfort commence à exercer à Dax. Il eut l'idée d'appliquer localement sur les rhumatismes un mélange de cire et de résine auquel il donna le nom d'ambrine, à cause de son aspect jaune et translucide rappelant l'ambre.

En 1902, au cours d'un voyage en Extrême-Orient et démuné de médicaments, il se souvint d'Ambroise Paré qui avait soigné les plaies en les arrosant d'huile chaude. Il appliqua en guise de pansement l'ambrine qu'il avait emportée pour son usage personnel. Il coula directement son produit sur les plaies à son point de fusion 60°, 65°. A sa grande surprise, la cicatrisation s'effectua dans d'excellentes conditions et dans un délai particulièrement court.

Revenu en France, il publia études et articles sur les propriétés analgésiques et aseptiques de l'ambrine.

En 1914, il demanda à reprendre du service. Déclaré sain, robuste et bien constitué — alors que 20 ans auparavant on avait constaté une infirmité incurable — il est réintégré le 10 novembre 1914 et affecté, le 6 janvier 1916, à l'hôpital Saint-Nicolas, installé dans l'ancien séminaire d'Issy-les-Moulineaux.

Renonçant aux pansements antiseptiques, aux topiques, aux pommades classiques, il utilise sa méthode. Des résultats très favorables furent obtenus chez les grands brûlés.

Le Dr Lancien, député du Finistère, un des premiers témoins de cet effet spectaculaire, se fit affecter à cet hôpital, le 3 février 1916.

On applique l'ambrine à l'état liquide, à la température de 70°, au moyen de pulvérisations ou on l'étend au pinceau sur la brûlure préalablement lavée avec un tampon d'eau ou de sérum physiologique tièdes. On laisse solidifier et on recouvre de gaze, d'un peu de coton et d'une bande. Ce pansement supprime la douleur, conserve longtemps une température voisine de 40° favorisant la prolifération cellulaire. Il permet de ne renou-

(1) Dix actions de 500 F de la Société Hydrothérapique de Longchamp à Bordeaux, un mobilier évalué à 17 000 F, une rente annuelle de 3 000 F et 150 000 F d'espérances.

veler les pansements que toutes les 48 heures sans s'inquiéter des sanies purulentes et des mauvaises odeurs qui peuvent émaner de la plaie, et ce sans douleur.

Des brûlures de la face du deuxième et du troisième degré guérissent en trois semaines sans cicatrice.

Le Dr Henri de Rothschild, qui avait transformé son dispensaire de la rue Marcadet en hôpital auxiliaire n° 78, fut étonné « d'apprendre, qu'en quelques jours, de grands brûlés amenés du front, avec des blessures horribles, qui leur causaient d'atroces souffrances, étaient radicalement guéris ».

Il vint visiter l'hôpital Saint-Nicolas et trouve des pièces encombrées, privées d'air et de soleil, aux murs couverts de poussière, au plancher crasseux, disjoint ; des salles de pansements et d'opération avec des brancards usagés placés sur des trépieds, en guise de table, un matériel chirurgical des plus primitifs, des objets de toutes sortes traînant, des vieux cotons sanieux et des bandes sanguinolentes jetés pêle-mêle sur le plancher.

De ces salles s'exhalait une odeur nauséabonde de sphacèle et de gangrène. Et cependant, dans cet hôpital qui semblait un défi à la chirurgie, on obtenait des résultats surprenants.

Le Dr Henri de Rothschild demande à son architecte de repeindre les locaux et de réparer les planchers. Il dota ce service de mobilier, d'instruments de chirurgie, d'objets de pansements.

Cette méthode empirique, si efficace qu'elle fût, ne donnait pas satisfaction à l'esprit critique des savants. Pourtant, ce traitement était rigoureusement stérile.

Les photographies publiées dans les livres du Dr Henri de Rothschild montrent la rapidité de la complète guérison.

De nombreux chirurgiens : Kirmisson, Desmarets, Latarget... viennent étudier ces guérisons.

M. Letulle constate « le soulagement immédiat et constant apporté aux souffrances dues aux brûlures étendues et profondes. Il admire l'euphorie vraiment extraordinaire qui accompagne les pansements, l'admirable réparation des pertes de substance ». Il a pu prouver la production mesurée, proportionnée, sans désordre, d'un tissu conjonctivo-vasculaire de cicatrisation d'une peau bien vivante, suffisamment restaurée(1).

*
**

(1) Convaincu de l'excellence du traitement, Justin Godard, Secrétaire d'Etat au Service de la Santé, chargea Henri de Rothschild de propager cette nouvelle méthode dans les hôpitaux, ambulances de l'armée et de faire des conférences aux médecins majors des formations sanitaires des armées.

Et il a demandé à la Baronne Henri de Rothschild, qui s'était également intéressée à ce traitement, d'organiser un hôpital spécialement destiné aux brûlés.

En octobre 1916, Mme Lahovary (2), femme du ministre de Roumanie en France, au cours d'une visite à l'hôpital Saint-Nicolas, s'enquit du traitement des brûlures. Elle invite le Dr Lancien et Nemours-Auguste à venir faire connaître cette méthode en Roumanie.

La solde de médecin auxiliaire en France s'élevait à 100 F. Nemours-Auguste demande 500 F et se voit offrir 2 500 F, avec le grade de sous-lieutenant.

Le Dr Ferdinand Lancien fut chargé par le gouvernement français d'organiser une mission militaire comprenant, en outre, Raymond Bouty, jeune pharmacien, fils de Ferdinand Bouty qui avait préparé, en 1898, la première spécialité opothérapique thyroïdienne selon la méthode Brown Séquard et qui a fondé la *Médecine pratique*, premier journal publié par un laboratoire pharmaceutique pour le perfectionnement des médecins.

Raymond Bouty a rapporté de cette mission plus de 300 plaques de photographies sur verre pour obtenir une vision en relief sur vérascope Richard. J'ai fait tirer les plus caractéristiques sur microfilm, pour vous les présenter.

**

L'état de guerre, rendant le territoire des puissances centrales infranchissable, obligeait à gagner l'Angleterre, puis la Norvège, la Suède et à traverser la Russie en changeant huit ou neuf fois de train. Voyage de 30 à 50 jours, presque autant qu'en chaise de poste au XVIII^e siècle !

Ayant obtenu passeport et visas, Nemours-Auguste s'embarqua à Boulogne avec le Dr Lancien et Raymond Bouty, le 7 novembre 1916, et traversa Londres le 8 novembre, au moment d'une attaque de Zeppelin, pour se rendre à Newcastle.

Le bateau de Newcastle à Bergen partait de nuit, à des dates et heures irrégulières, soigneusement tenues secrètes pour déjouer les sous-marins allemands.

A Newcastle, Nemours-Auguste visite le siège de la feue « Ligue hanséatique ». Dans la chambre du directeur, trois objets le surprirent :

— une trique pour la correction du personnel ;

Cet hôpital fut installé à Compiègne, rue de la Sous-Préfecture, dans la Maison de l'Assomption des Petites Sœurs des Pauvres, proche du Rond-Royal, siège de la mission Carrel.

Et le 1^{er} octobre 1917, le grand quartier général prescrivait ce traitement pour les brûlés et les vésiqués dans toutes les formations sanitaires de l'armée.

Le Dr Barthe de Sandfort resta à l'Hôpital Saint-Nicolas jusqu'au 28 octobre 1917, puis il part pour faire connaître en Italie sa méthode, ensuite il la propage dans la Marine.

La formule, variable selon les expérimentateurs, fut préconisée aux Etats-Unis.

La composition de l'ambrine était gardée secrète pendant la guerre, pour qu'elle ne fut pas connue des empires centraux.

(2) Sa fille Marthe est devenue célèbre sous le nom de Princesse Bibesco.

- de faux poids pour tromper le client ;
- un judas par où la servante passait les plats sans être vue, les règlements de l'institution interdisant tout contact entre personnes de sexe différent.

A Bergen, qui venait d'être ravagé par un incendie, en janvier 1916, il retrouva dans le logis de la Ligue hanséatique les faux poids et les nerfs de bœuf pour le dos des employés. Pour éviter toute possibilité de folâtrer avec l'autre sexe, un système compliqué permettait de faire les lits en restant dans le couloir, sans avoir à pénétrer dans la chambre.

Gagnant Christiania par le train qui avait été inauguré en 1909, il fut surpris dans cette ville par l'emploi du téléphone pour convoquer les mobilisés. Il passa par Stockholm, fit le tour du golfe de Bothnie.

A Haparanda, il traversa à pied la Tornéa gelée, les bagages sur un traîneau. A Tornéa, ville frontière de la Finlande, on retint les voyageurs debout dans une salle fétide, pour la visite minutieuse des bagages. Une institutrice française fut dépouillée de tous ses vêtements et soumise aux plus intimes perquisitions. On mit hors d'usage ses chaussures, afin d'explorer la doublure et les semelles où pourraient se dissimuler des messages secrets sur papier pelure. Puis on la frictionna vigoureusement des pieds à la tête, sans omettre aucun pli de sa chair, avec du jus de citron dont une des propriétés est de faire apparaître sur la peau les caractères tracés à l'encre sympathique.

A son arrivée à Pétrograd, Nemours-Auguste découvrit l'affabilité du peuple russe, mais aussi les restrictions sévères. Devant les boulangeries s'allongeaient des queues de 500 personnes.

Un ukase adressé aux gouvernements de province, mais sous le sceau du secret, du fait des difficultés de transport, interdisait l'exportation des denrées d'une province à l'autre (1).

La discipline militaire était très stricte : il était interdit à un soldat de dire « oui » comme tout le monde. Même « je ne sais » était une formule coupable. On devait répondre « je ne puis savoir ».

Nemours-Auguste avait, dès son arrivée, perçu l'ébranlement du grand empire russe, après le discours de Milioukov qui avait eu le courage de dire que cet immense empire était à la merci d'un moine débauché et d'une femme hystérique.

Nemours-Auguste regrettait que le personnel diplomatique de Pétrograd — si bien intentionné fût-il — n'eut aucun contact avec les milieux révolutionnaires russes, mais n'était-on pas sous le régime du Tsar !

(1) « Le 18 juillet 1973, Naples et Palerme manquaient de pain et de pâtes. Vingt-cinq wagons de farine étaient bloqués en gare de Naples — avec les denrées non périssables — jusqu'au 24 juillet, pour laisser la priorité de trafic aux trains de touristes. » — *Le Monde*, 24 juillet 1973.

De Pétrograd, Nemours-Auguste se rend à Jassy en une dizaine de jours avec de fréquents arrêts, dont 48 heures à Kiev, arrêts imposés par le croisement de trains militaires sur une ligne souvent à voie unique. Il traverse une immense plaine, plate comme un billard, sans courbe ni tunnel. A l'horizon, d'immenses champs de blé sans une route, on se demande qui sème et où demeurent ceux qui cultivent !

*
**

Enfin, la Roumanie !

Dès la frontière tout le monde parlait français. La Roumanie était la Petite France ignorée de l'Orient. Ce n'est plus un pays slave (1).

Arrivé à Jassy, Nemours-Auguste reprend son activité médicale à l'hôpital français installé dans le collège des Sœurs de Notre-Dame de Siou, au centre de la ville où l'on abrite 400 blessés ou malades.

Cet hôpital (2), formation purement française, avait été inauguré le 7 janvier 1917 par la Reine Marie.

Le Comité français était présidé par Mme Blondel, femme du ministre de France, et soumis au contrôle du médecin général Coullaud.

Sorrel et Moure dirigeaient cet hôpital avec deux infirmières de la Société des blessés militaires.

C'était un hôpital modèle, grâce à la science et à l'abnégation des médecins français, au dévouement de nos religieuses et au tour de faveur dans la répartition des médicaments transitant par la Russie sous l'égide de nos officiers.

L'hôpital comportait deux services distincts, l'un pour la chirurgie septique, l'autre pour la chirurgie aseptique, avec chacun une salle d'opération, une salle de stérilisation et une salle de pansements. Dans les salles blanches et propres, seuls des tableaux de la Vierge orthodoxe et une photographie de la Reine Marie en Sœur de Charité jetaient quelque diversité.

(1) En 707, l'Empereur Trajan a envoyé en Dacie des colonies romaines en masses considérables — *infinitas copias hominum* (Eutrope) — pour renforcer solidement cette frontière de l'empire : « Si la civilisation occidentale échappe à la mort ou au moins à l'éclipse dont la menaçait le Croissant, elle fut redevable... notamment aux Roumains. » — Lavissee et Rambaud.

(2) Dès la déclaration de la guerre, la colonie française entreprit de créer à Bucarest un hôpital français avec médecins, infirmiers et matériel complet. Une souscription fut ouverte à Bucarest et dans le *Figaro*.

Lors de l'évacuation de Bucarest, on décida que l'œuvre commencée à Bucarest serait poursuivie à Jassy.

A proximité de cet hôpital, existait un hôpital de contagieux qui prit le nom d'Hôpital Clunet après la mort de l'ancien interne des hôpitaux de Paris qui venait d'être victime du typhus.

Dès son arrivée, le blessé passait par la salle d'épouillage où il était lavé, rasé, nettoyé au pétrole. Le blessé restait quelques jours dans une salle spéciale d'isolement. Puis, après un deuxième nettoyage, il arrivait dans le service.

En cet hiver 1917, le retard des transports de troupes et de matériel russes s'accroissait, par suite de l'insuffisance du réseau ferré, aggravée par la différence d'écartement des voies. Le débit escompté de 17 trains par jour était souvent réduit à 4. Pour gagner du temps, une partie des troupes fait la route à pied, le long de la voie ferrée réservée de préférence au transport du matériel et des approvisionnements.

Les troupes russes traversent Jassy lourdement, en colonne par six. Elles chantent, en marchant, un chant traînant avec réplique en chœur.

La vieille animosité de races (1) empêchait la Roumanie de compter sur la Russie pour la ravitailler ou même favoriser le transit des trains de ravitaillement alliés à travers le territoire russe.

L'armée russe de 500 000 hommes n'intervient pas : « Pas un homme, pas un canon », télégraphie le général Alexeiev, chef d'état-major général de l'armée russe. Cette trahison relative équivalait à un suicide à court terme. La révolution est en marche, disait-on dès cette époque, à Jassy.

En cet hiver, Jassy, surpeuplé, connaît le froid, la misère, la famine, le typhus : « Que Dieu préserve la Roumanie de devoir endurer autant que se peut », répétait-on.

L'hiver est d'une rigueur qu'on ne connaissait plus depuis de longues années : — 30° et même — 40°. La neige épaisse et durcie, glissante, encroûtait les rues et devenait un sépulcre humide et glacé. Faute d'abris, tous les jours un nouveau flot de fugitifs déposait sur les trottoirs des épaves humaines. Le matin on croisait des tombereaux chargés des cadavres des malheureux morts de froid que l'on jetait pêle-mêle dans la fosse commune. Le culte des morts n'était plus qu'une opération de voirie.

*
**

Les hôpitaux refusaient du monde. Trop de blessés y reposaient déjà, allongés à 5 ou 6 transversalement dans deux lits accolés. Tout manque, sauf le dévouement.

Pour chauffer l'hôpital français, on en est réduit à couper la haute futaie du « Lopou », le bois de Boulogne de Jassy.

(1) « Sous la coupole de l'Académie Française, il y a deux Russes, Kessel et Troyat ; un demi ou quart de Russe, Druon ; un Américain, Julien Green. J'entends participer à cette illustre compagnie pour tenir tête aux Russes ; mes ancêtres ont été leurs voisins, je veux dire leurs ennemis héréditaires. » — Ionesco, « Un solitaire ».

Entretien avec Daniel Lafarge - Cercle du nouveau livre 1973.

Pas de linges, pas de pansements, pas d'instruments chirurgicaux, pas d'anesthésiques. Faute de moyens de désinfection, on utilisait l'essence.

Le matériel sanitaire expédié par la France est retenu par la Russie qui ne livre que les remèdes envoyés par d'autres pays. Ils ne commenceront à arriver que dans des trains convoyés par des officiers français détachés de notre mission militaire qui, condamnée à l'inaction par l'état-major russe, devient la grande infirmière major de l'hôpital.

Dans les salles, des branches de sapin, de buis satisfont de leur mieux l'amour de la nature qui, chez les Roumains, meurt avec eux.

Au milieu de cette verdure, les cierges rituels, allumés au chevet des morts et des mourants, font penser à un reposoir troublé par les lamentations de douloureuses plaintes.

Un matin, en entrant dans une des salles, Nemours-Auguste éprouve la sensation que le plancher ondule sous ses pas. Se penchant, il le voit recouvert d'un épais tapis de poux, véhicule du typhus qui devait tuer 60 000 soldats.

Pour affronter le typhus exanthématique, les médecins donnaient aux infirmières la consigne de ne pas quitter leurs gants, de ne parler qu'en cas de nécessité, et de retenir, autant que possible, leur respiration.

Le reine visitait tous les jours les hôpitaux. Elle laissait longuement ses mains dégantées entre les mains et sur les lèvres des malades, ne cessant de leur parler : « Ne croyez-vous pas que cela leur fait plus de plaisir de baiser ma peau nue », répondait-elle aux médecins qui lui reprochaient son imprudence. Les infirmières disaient : « La reine est notre mascotte, elle nous immunise mieux que tous les vaccins. » Déjà entrée dans la légende, elle incarnait dans sa fière et séduisante beauté l'âme collective de son peuple. Même en uniforme d'infirmière, sans aucun signe extérieur de son rang, on se disait avec le poète latin « *et vera incessu patuit dea* » (1).

Dans l'histoire de sa vie, la Reine Marie a relaté sa visite du 17-30 janvier (2) : « Le Dr Lancien guérit comme par miracle les brûlures avec une sorte de cire nommée ambrine. Un homme dont le visage avait été entièrement brûlé, se trouve complètement guéri. La couleur de sa peau est redevenue normale, aucune trace de brûlure, aucune cicatrice non plus. Il ne sent aucune douleur. C'est vraiment une guérison miraculeuse. »

Cependant, une transformation profonde s'opérait dans l'économie du pays. A Jassy, en janvier 1917, Nemours-Auguste assista à la séance du parlement réuni en Assemblée constituante pour adopter le principe de l'expropriation des grandes propriétés, dans le but de créer de petites propriétés.

*
**

(1) Et par sa démarche, elle paraît une véritable déesse — « Enéïde », Virgile.

(2) Jusqu'en 1918, la Russie était restée fidèle au vieux calendrier Julien qui était en retard, à cette époque, de 13 jours sur le calendrier grégorien.

La durée du séjour de Nemours-Auguste expire le 15 mars. Il quitta Jassy pour arriver à Kiev le 18 mars. Le tsar avait abdiqué le 15 mars. A Kiev, cette nouvelle éclata comme un coup de canon.

Nemours-Auguste assista à des défilés de soldats, sans armes, marchant en bon ordre, derrière un drapeau rouge, chantant et parfois dansant.

Les conseils de députés, soldats et ouvriers étaient formés avec leur minorité maximaliste.

Au cours de ce voyage à travers la Russie, Nemours-Auguste a pu se rendre compte de la gravité de la désintégration de l'armée russe.

Le Dr Lancien décrit à la Chambre des Députés, au VI^e Comité secret du 1^{er} juin 1917, le spectacle de régiments parfaitement équipés, habillés avec des vêtements chauds, ouatés, neufs, mais avec un armement des plus défectueux. Certains soldats étaient armés de notre ancien fusil, modèle 1874 ; il en était qui possédaient la vieille baïonnette à douille, d'autres devaient se borner à fixer au canon du fusil un petit morceau de fer forgé à peine plus grand qu'un glaive romain, évoquant un soc d'instrument aratoire.

Dans certains régiments, seuls les mille premiers soldats étaient armés, un millier d'autres attendaient derrière eux que les premiers fussent tués pour recueillir leurs armes.

Cet armement déplorable était aggravé par la pénurie des munitions. Dans le riche bassin du Donetz, du fait de la crise des transports de charbon, 40 haut-fourneaux sur 60 étaient éteints, d'où une diminution des trois quarts de la production. Rallumer un haut-fourneau exigeait par la suite un délai de 5 à 6 mois.

La seule fabrique importante de dynamite, la poudrerie de Schlussembourg, se trouvait en face d'une prison. Lorsque la révolution éclata, on ouvrit les portes de toutes les prisons et la fabrique était administrée par un comité composé de relâchés. Son directeur était un anarchiste arrêté pour avoir volé sur le Newski 500 000 roubles. Ses collaborateurs étaient des condamnés de droit commun.

La révolution accomplie, les partis révolutionnaires ne songèrent qu'à réaliser leurs aspirations : loi de 8 heures et autres satisfactions, mais le résultat fut de diminuer considérablement la production.

La police fut remplacée par des étudiants et des ouvriers. Ceux-ci, de même que ceux qui furent élus au parti ouvrier et soldat, étaient en général des contremaîtres ou des chefs qui dirigeaient 7, 8, 10 machines. Ces hommes constituaient le rouage de l'usine. Leur départ entraînait pour chacun d'eux une diminution de rendement de 20 à 25 ouvriers.

Les techniciens russes estimaient que, dans ces conditions, dans un délai de six mois, la production de la Russie tomberait à 50 % de ce qu'elle était avant la révolution, alors qu'elle ne suffisait déjà pas à ses besoins.

Nemours-Auguste avait été impressionné par l'intensité de la propagande allemande. A Cronstadt, les marins disposant d'alcool en abondance, avaient, une fois ivres, assassiné les officiers techniciens, bien qu'ils fussent moins militaires que les autres et plus coulants pour le service. Les marins mutinés avaient essayé d'endommager la base des sous-marins anglais de Cronstadt.

Après avoir quitté Pétrograd le 28 mars (1), Nemours-Auguste va en Finlande. Là, changement complet. L'aspect des maisons traduit propreté et sens du confort.

Il fit le tour du golfe de Bothnie, arriva à Aberdeen le 9 avril et il débarqua à Boulogne-sur-Mer le 12 avril.

Il retourna dans les tranchées, puis devient officier aviateur et termine la guerre comme pilote de chasse.

Une fois démobilisé, il reprit ses études.

*
**

Chez Enriquez, il se fit des amis fidèles : Gaston Durand et Mathieu, lequel l'adresse à d'Arsonval (1) qui lui fait découvrir la physique médicale. Chargé de l'étude des courants de haute fréquence : « Vous êtes très intelligent, lui dit-il, et vous ne me rendrez pas ridicule. » Dans sa thèse, il relate le premier l'action favorable sur l'élément douleur de la thermo-pénétration, la d'arsonvalisation, qui devait prendre le nom de diathermie.

Nemours-Auguste voit dans l'électro-radiologie associée à la clinique une branche pleine d'avenir, tant sur le plan technique que sur le plan diagnostique et thérapeutique.

Pendant sept ans, à l'hôpital de la Cité du Midi, il est le radiologue de Tuffier, fils de forgeron, excellent chirurgien qui lui donne « le goût de l'homme ».

Tuffier, qui avait été mis à la retraite le 1^{er} janvier 1920, a continué à opérer à la fondation Gramont d'Astier, dispensaire créé une trentaine d'années auparavant au fond de la Cité du Midi (XVIII^e arrondissement). Les chirurgiens étrangers prirent ce chemin, comme jadis ils avaient pris le chemin du vieil hôpital Beaujon où Tuffier avait opéré pendant 30 ans.

Tuffier a donné ce nom d'hôpital de Cité du Midi à l'endroit où il travaillait et il a inscrit ce nom dans le titre même de sa dernière communi-

(1) Au moment où Lénine enjoignait, de Berne, à son très actif agent de liaison Ganetzki, à Stockholm, d'aller à Pétrograd : « Pour l'amour du Christ... il faut dire la *vérité* aux ouvriers. » Il faut renverser le gouvernement bourgeois russe pour prendre le pouvoir « alors seulement ils seront en droit d'appeler au renversement de *tous* les rois et de *tous* les gouvernements bourgeois ». — Gérard Walter, « Lénine », Julliard, 1950.

(1) D'Arsonval accueillait à son domicile, tous les dimanches matins, ses élèves.

cation, neuf mois avant sa mort ; elle concernait une application de la diathermie préconisée par Nemours-Auguste (2).

En 1928, Roussy l'appelle au centre anti-cancéreux qu'il fonde à Villejuif et le charge du service de radiologie.

En 1936, au moment de son mariage avec Aurélie Baron, ses beaux-parents ont été quelque peu surpris d'accueillir un gendre d'origine haïtienne. Étrange hasard, la tante d'Aurélie Baron et la mère de Nemours-Auguste avaient été élevées dans la même classe : Améthyste 106, nom, numéro et uniforme exigés pour éviter les distinctions d'origine. Eloignée de son pays natal, elle avait été reçue dans cette famille française.

*
**

Il va participer en 1953 aux fêtes du cent-cinquantième de la ville de Port-au-Prince, heureux de retrouver la campagne haïtienne et la beauté des paysannes dont il admirait le port altier et le balancement des hanches.

Nemours-Auguste avait passé sa prime enfance en Haïti. De cette île, Louis Jouvét a pu dire : « Ile admirable où l'on sait encore délirer ; terre lointaine où les hommes ivres de poésie (3) déclament, quand vient le soir, des vers classiques. »

Cette poésie, Nemours-Auguste en fut imprégné. Connaissant de mémoire un grand nombre de vers, il aimera se les réciter au cours des nuits d'attente dans les tranchées, alors qu'à tout instant, sur lui comme sur ses hommes, planait la mort (1). « La poésie ressemble à la mort (2), je connais son œil bleu », écrit Cocteau.

A ses légionnaires qui citaient des vers :

« Je me souviens d'un soir aux Eaux-douces d'Asie. » (3),

lui-même reprenait :

« Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres,
Adieu, vive clarté de nos étés trop courts. » (4).

(2) Ablation du rein et des ganglions axillaires par section du bistouri diathermique - Hôpital de la Cité du Midi - 18 octobre 1923. B. et M. de la Société Nationale de Chirurgie - 6 février 1929.

(3) Ce n'est pas le moindre charme de la vie là-bas que de savourer ces phrases inattendues, souvent poétiques, qui naissent spontanément. — Adieu la Tortue - Roger Riou - Robert Laffont édit., 1974.

(1) Comment pourrait-on vivre sans se remurmurer à soi-même des vers, les soirs où l'on n'en peut plus de tout ce qui se passe. — Wladimir d'Ormesson - Derniers propos - Nouvelle Revue des Deux Mondes, octobre 1973.

(2) J'ai obtenu une bourse du gouvernement français pour faire prétendument une thèse de doctorat sur la mort dans la poésie. Les Français parlent peu de la mort. Ils ne sont pas comme les Orientaux, comme les Slaves. Cette thèse n'était qu'un prétexte pour venir à Paris. Elle est restée inachevée. — Ionesco.

(3) Anna de Noailles. — Constantinople - Les Eblouissements.

(4) Baudelaire. — Chansons d'Automne.

Dans le cauchemar de Verdun, Mallarmé se révèle à Mondor, et Gutmann commence sa traduction en vers octosyllabiques de *l'Enfer* de Dante (5) et son œuvre poétique (6).

Qu'il me soit permis également de rappeler que mon beau-père, tué à Vauquois en 1915, récitait des vers, à ses hommes, dans les tranchées.

« En tentant de retrouver la France dans ce qu'elle avait d'immortel, de transcendant à l'infortune des armes, ils ont montré que les vertus de la poésie pouvaient raccorder avec l'avenir les espoirs qui en étaient divorcés.

« En ce faisant, ils n'ignoraient pas qu'ils avaient eu des devanciers, à commencer par les Athéniens prisonniers dans les Latomies de Syracuse qui récitaient des vers d'Homère pour tromper leur désespoir et reprenaient courage à les savoir éternels.

« Les épreuves classent les hommes en fonction des besoins d'évasion qu'ils manifestent, lesquels iront de la lutte à l'abandon, de la poésie ou de la philosophie à l'alcool. » (7).

*
**

Rendu à la vie civile, Nemours-Auguste s'enthousiasma pour la Ballade de la geôle de Reading qu'Oscar Wilde, réfugié en France pour fuir les vexations dont il était l'objet dans son pays, avait composée à Barneval.

Après avoir longtemps médité sur ce texte, Nemours-Auguste en fit, en 1936, une traduction en vers qu'il ne put faire éditer en raison de l'opposition de Davray qui avait traduit cette ballade en prose et détenait les droits de traduction sur toute l'œuvre d'Oscar Wilde.

Trente-sept ans plus tard, Nizet (1), éditeur de poésie, devait mettre sous presse la traduction de Nemours-Auguste, estimant qu'il s'agissait d'une œuvre poétique repensée sur le thème de la souffrance et de la mort.

En fait, c'est une œuvre d'art transposée dans un système linguistique et sémantique pour lequel elle n'avait pas été particulièrement conçue.

(5) Gutmann René-A. — Cantate de *l'Enfer* de Dante - Léon Pichon édit., 1926.
Lorsque ce livre parut, Gabrièle d'Annunzio l'avait choisi comme cadeau pour l'entrée en Italie de la Princesse Marie-José de Belgique, après son mariage avec le Prince de Piémont.

Gilbrin E. — Un médecin exégète de Dante - Médecin de France, avril 1971.

(6) Gutmann René-A. — *Écrit pour le vent* - Poèmes - A. Aubanel édit., 1942.

— *Écrit pour la nuit* - Poèmes - E. Aubanel édit., 1943.

— *Petites escales* - Poèmes - E. Aubanel édit., 1944.

— *Écrit pour l'ombre* - Poèmes - R. Lacoste édit., 1948.

— *Introduction à la lecture des poètes français* - Nizet édit., 3^e édit., 1967.

Gilbrin E. — *Sur les pentes de l'Hélicon* - Violon d'Ingres et caducée - N° 32.

(7) Louis Armand. — *Discours de réception à l'Académie Française* - 19 mars 1964.

(1) Nizet - Editeur, 5, place de la Sorbonne, Paris.

Cette traduction est remarquable par son exactitude et la conservation du rythme de la ballade, ce qui est très difficile dans la transcription de l'anglais en français.

*
**

Ainsi nous avons essayé de montrer, à côté du chercheur et du savant, l'homme tout entier, sensible à la poésie, observateur attentif et pénétrant.

On ne saurait mieux l'évoquer qu'en citant certaines de ses propres paroles :

- Il faut travailler, c'est l'acte parfait qui engage l'esprit et le cœur ;
- La connaissance est notre seule richesse ;
- L'instant égaré est une forme d'égoïsme ;
- Il faut apprendre, donner, être humble.

BIBLIOGRAPHIE

- BARTHE de SANDFORT. — De l'ambrine, kéri-résine, analgésique, résolutive et aseptique - Imprimerie Gustave Picquoin, Paris, 1904.
— De la kérithérapie - Bull. de l'Académie de Méd., 1^{er} avril 1914.
- COLON Léon. — Hommage au Dr Nemours-Auguste - Conjonction - Revue franco-haïtienne, 1971, n° 116, p. 124.
- GEFFROY Y. — Nemours-Auguste - Archives françaises des maladies du tube digestif - 1971, XV, n° 8-9.
- GILBRIN E. — Nemours-Auguste - Presse Médicale, 1971, LXXIX, p. 1508.
- GUTMANN René-A. — Nemours-Auguste - Journal radio-électrol., 1971, LII, n° 11.
- HILLEMAND P. — Nemours-Auguste - Semaine des Hôpitaux, 20 mai 1971.
L'hôpital français de Jassy - Presse Médicale, 6 août 1971, XXV.
- LANCIEN Ferdinand. — VI^e Comité secret de la Chambre des Députés - 1^{er} juin 1917.
- LETULLE M. — In traité des brûlures - H. de Rothschild - Doin édit., 1919.
- MICHELET Léon. — Nemours-Auguste - La Clinique, 1971, LVI, 678.
- MARIE, Reine de Roumanie. — Histoire de ma vie - Plon édit., 1938.
- De ROTHSCILD Henri. — Le traitement des brûlures par la méthode cirique (pansement à l'ambrine) - Doin édit., 1918.
— Traité des brûlures. Etude clinique et thérapeutique - Contribution à l'étude des blessures de guerre - Doin édit., 1919.
- SAINT-AULAIRE de. — Mémoires d'un vieux diplomate - Flammarion édit., 1953.

Seymour NEMOURS-AUGUSTE (1890-1971)

L'ambrine appliquée aux brûlures, pendant la guerre de 1914-1918, a permis leur soulagement et une guérison rapide sans cicatrice.

Nemours-Auguste appliqua ce traitement en Roumanie avec le Dr Lancien et Raymond Bouty.

Il dut traverser la Russie au moment de l'abdication de Nicolas II et soigna les brûlés à l'hôpital français de Jassy, à une des périodes les plus cruelles de l'histoire de la Roumanie.

Il fut ainsi le témoin d'événements historiques.

Peut-être est-ce à son origine haïtienne et à sa nostalgie de son pays natal qu'il doit le grand amour de la poésie qu'il conserva tout au long de sa carrière hospitalière.

